

Le savoir palestinien: une cartographie des appropriations décoloniales

Ammar Kandeel

▶ **To cite this version:**

Ammar Kandeel. Le savoir palestinien: une cartographie des appropriations décoloniales. La production du savoir : formes, légitimations, enjeux et rapport au monde, Sep 2019, Nice, France. halshs-02422689

HAL Id: halshs-02422689
https://shs.hal.science/halshs-02422689

Submitted on 22 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le savoir palestinien : Une cartographie des appropriations décoloniales

Ammar KANDEEL

Résumé : L'article analyse la remise en question de l'*épistémè* occidental par cinq auteurs palestiniens s'exprimant en anglais, en arabe et en français. A partir d'un corpus constitué de poèmes, de commentaires de photographies et d'écrits universitaires, ce travail tente de relever les lignes de convergences d'une critique du récit eurocentrique sur l'absence d'un peuple palestinien digne de constituer une nation. L'article montre les modalités d'appropriation littéraires, discursives et universitaires de l'expérience amérindienne, permettant aux auteurs de transformer le savoir dominant sur leur histoire et leurs revendications actuelles pour une décolonisation des territoires et des imaginaires.

Depuis les dates charnières de 1948 et 1967 qui témoignent de la perte de leurs terres et maisons natales, les Palestiniens vivent aujourd'hui dans un contexte d'occupation de la Cisjordanie et la Bande de Gaza. Devant l'implantation progressive des colonies israéliennes et le contrôle des territoires palestiniens, ils demandent à l'Etat d'Israël et à la communauté internationale l'indépendance et la reconnaissance de leur État selon les frontières du 4 juin 1967.

La décolonisation palestinienne, dans le sens large du terme, est une résistance matérielle qui se réalise par des actes et des projets réels sur le terrain ainsi qu'une résistance symbolique visant l'émancipation des consciences et des imaginaires face au pouvoir colonial. Si, donc, il importe de poser une question de départ dans cet article, ce sera celle de savoir si les auteurs palestiniens élaborent une réflexion constante sur les modalités de cette émancipation. L'hypothèse de cet article consiste à dire qu'on peut repérer les marques d'un discours palestinien d'ordre épistémologique.

Par « discours », nous entendons l'articulation de plusieurs pensées d'auteurs individuels avec la même visée politique dans des conditions de production bien déterminées. En effet, les auteurs palestiniens ici étudiés ont été exilés dans des pays arabes et occidentaux ou bien sont nés en exil avec des origines palestiniennes. Edward

Said (1935-2003), Elias Sanbar (né en 1947) et Mahmoud Darwich (1941-2008) ont tous été contraints de quitter leur maison palestinienne très jeunes. Said a mené une carrière universitaire aux États-Unis à l'université Colombia, avec l'anglais comme langue d'écriture. Historien, traducteur et ambassadeur auprès de l'Unesco, Sanbar a opté pour la France et le français comme langue d'expression. Quant à Darwich, poète mondialement reconnu, il a passé la majorité de sa vie entre Ramallah en Cisjordanie et la Jordanie.

Les deux autres auteurs étudiés dans notre article, Joseph Massad et Steven Salaita, sont nés respectivement en Jordanie et aux États-Unis de père et/ou de mère palestiniens. Massad et Salaita ont provoqué une polémique importante dans les milieux universitaires américains en raison de leurs critiques de la politique israélienne dans la presse et sur les réseaux sociaux. Né en 1963, Joseph Massad est actuellement professeur d'histoire intellectuelle du Moyen-Orient à l'université Colombia. Steven Salaita était également universitaire. Il a tenu la Chair d'Edward Said à l'AUB (l'Université Américain de Beyrouth) avant de quitter le monde universitaire quand sa candidature à l'université de l'Illinois a été retirée par les donateurs de l'université pour ses tweets sur les raids israéliens contre la bande de Gaza en 2014.

Malgré la distance géographique et les diverses vocations de ces auteurs, on retrouve des *topoï* communs à ce qui nous semble constituer, au-delà des spécificités de leurs œuvres individuelles, un discours palestinien collectif. Leur production épistémologique pourrait être entendue comme une appropriation dans le cadre d'une relation à l'Occident visant la décolonisation des territoires géographiques et surtout la décolonisation des imaginaires palestiniens et ce, afin que les Palestiniens s'approprient leur existence dans le monde. L'article vise donc élucider les enjeux, les modalités qui façonnent ce discours ainsi que les objectifs de la production de ce savoir.

Les Palestiniens et la décolonisation de l'épistémè

Chez les auteurs étudiés, il est une lutte pour une décolonisation politique certes, mais cette décolonisation devrait passer par une autre : la décolonisation du savoir et de l'imaginaire palestinien et mondial. C'est à ce niveau-là qu'on peut voir des points de convergences primordiaux avec la critique décoloniale de l'Amérique latine qui affirme

par la voix d'Anibal Quijano que le colonialisme aspire à « la colonisation des imaginaires des colonisés[1] ».

Ainsi existe-t-il des continuités à établir, et ce malgré la distance géographique, entre les critiques latino-américains et palestiniens. En cela je suis d'accord avec l'observation de Santiago Castro-Gómez, pour qui « les réflexions de Said sur les sciences humaines mettent en lumière un thème qui sera incorporé par le débat latino-américain sur la colonialité : la critique de l'eurocentrisme épistémologique[2] ».

Il suffit, en réalité, de lire dans *The End of Peace Process* comment l'indépendance politique des Palestiniens ne sera possible, selon Said, si elle ne s'accompagne pas d'un mouvement social. Ceci est en effet un postulat cher à Edward Said car dans *Culture et impérialisme* déjà, il élargissait cette nécessité d'une émancipation des imaginaires et des consciences colonisés et colonisateurs à toutes les indépendances politiques des années 1950 aux années 1970 dans le monde entier.

Force est de préciser que le discours palestinien sur le savoir ne s'intéresse pas simplement à une production épistémologique sioniste récupérée par une narration officielle de l'Etat d'Israël, mais aussi à ses origines européennes et son développement dans un contexte américain. Edward Said et, dans sa lignée, Joseph Massad considèrent que les origines du sionisme sont européennes. Comme le souligne Edward Said : « Le sionisme, ainsi que Herzl l'avait conçu le premier dans les années 1890, était un mouvement destiné à libérer les Juifs et à résoudre le problème de l'antisémitisme en Europe[3]. » Joseph Massad montre combien les sionistes de l'Europe de la fin du XIX^{e} siècle ont été soutenus par les antisémites européens. Dans son article de 2012, « "The Last of The Semites », Massad détaille le propos :

> « Les adversaires juifs du sionisme ont compris dès le départ que ce mouvement [le sionisme] partageait les préceptes de l'antisémitisme dans son diagnostic de ce que les Européens ont nommé la "question juive". Cependant, ce qui irritait le plus les Juifs antisionistes était que le sionisme partageait aussi avec les antisémites la "solution" à la

[1] Aníbal Quijano, « Colonialidad y modernidad-racionalidad », *Los conquistados. 1492 y la población indígena de las Américas* , études réunies par Heraclio Bonilla, Tercer Mundo Editores, Bogotá, 1992, p. 438.

[2] Santiago Castro-Gómez, « (Post)coloniality for dummies: latin american perspectives on modernity, coloniality, and the geopolitics of knowledge », *Coloniality at large. Latin America and the postcolonial debate,* études reunies par Mabel Moraña, Enrique Dussel, Carlos A. Jáuregui, Duke University Press, 2008, p. 267.

[3] Edward Said, *La question de Palestine*, t. 1, traduit de l'anglais par Jean-Claude Pons, Arles, Sindbad Actes Sud, 2010, p. 81.

question juive que les antisémites ont toujours défendue, à savoir l'expulsion des Juifs d'Europe[4]. » *T.d.A.*

Selon quel appareil critique peut-on donc analyser ce savoir palestinien entrant en relation avec d'autres horizons épistémologiques provenant d'autres aires géographiques, européenne et nord-américaine ? Dans le cas palestinien, le savoir vit donc dans un univers d'affirmation du pouvoir, et ceci constitue un paradigme fondamental à prendre en compte. Ce qui nous intéresse ici, c'est de comprendre comment des auteurs palestiniens majeurs pensent le savoir dans ce contexte de domination politique et symbolique.

La définition du savoir dans les travaux de Michel Foucault et notamment sa notion d'*épistémè* me semble ici très profitable. Dans *L'Archéologie du savoir*, l'*épistémè* détermine « les conditions d'émergence des énoncés, la loi de leur coexistence avec d'autres, la forme spécifique de leur mode d'être, les principes selon lesquels ils subsistent, se transforment et disparaissent[5] ». Etudier cet *épistémè* implique de supposer la présence d'un « *a priori historique* » : « Juxtaposés, ces deux mots font un effet un peu criant ; j'entends désigner par là un *a priori* qui serait non pas condition de validité pour des jugements, mais condition de réalité pour des énoncés[6]. »

On peut poser la question de Foucault au sujet des Palestiniens de la manière suivante: selon quelles modalités les énoncés palestiniens se transforment face aux autres énoncés de l'*épistémè* qui semble les organiser autour de sujets précis et de questions précises ? Ces sujets et ces questions tournent autour de la négation de l'existence historique d'un peuple Palestinien apte à constituer une nation palestinienne ainsi que de la négation épistémologique de la validité de leur récit de leur histoire d'existence.

---

[4] « Jewish opponents of Zionism understood the movement since its early age as one that shared the precepts of anti-Semitism in its diagnosis of what gentile Europeans called the "Jewish Question". What galled anti-Zionist Jews the most, however, was that Zionism also shared the "solution" to the Jewish Question that anti-Semites had always advocated, namely the expulsion of Jews from Europe. » (Joseph Massad, "The last of the Semites », 2012, https://www.aljazeera.com/indepth/opinion/2013/05/20135211848147039 58.html, article consulté le 14 septembre 2019.) Voir aussi l'autre article de Massad, accessible en ligne, "Zionisme, anti-Semitism and colonialism", 2012: "Zionist leaders consciously recognised that state anti-Semitism was essential to their colonial project." https://aljazeera.com/indepth/opinion/2012/12/20121224912291 2381.html

[5] Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, coll. "NRF", p. 167.

[6] *Ibidem.*

Conditionnés par le silence mondial qui plane sur l'histoire de leur dépossession de la terre et de la négation de leur existence en tant que peuple et nation, les auteurs palestiniens diagnostiquent les bases de l'*épistémè* occidental qui mènent à ce silence, et face auxquelles il faut se positionner selon eux en vue de la décolonisation du savoir.

Les bases épistémiques de la négation existentielle des Palestiniens

Les Palestiniens ont été victimes d'un silence officiel dans le monde occidental principalement depuis les événements de 1948. Dans sa nouvelle préface de 1992 à la *Question de Palestine*, Edward Said raconte les difficultés que la génération des intellectuels des années 1960-1970 éprouvaient pour faire admettre dans le contexte américain l'existence d'un peuple palestinien et la légitimité de ses revendications pour une vie décente. Ainsi une absence est-elle créée. Edward Said et Elias Sanbar reprennent la célèbre phrase énoncée par Golda Meir en 1969 peu après l'occupation des territoires de 1967 par l'armée israélienne :

> « "Les Palestiniens n'existent pas", proclameront les nouveaux maîtres des lieux, et les Palestiniens seront désormais désignés par les termes génériques, si commodément vagues, de "réfugiés arabes" ou d'"Arabes d'Israël" pour la petite minorité qui avait réussi à échapper à l'expulsion généralisée. Une longue absence commençait[7]. »

Les bases qui ont mené à une négation de l'existence d'un peuple sur une terre relèvent d'une négation épistémologique de la véracité du récit de l'existence du peuple palestinien. Said développe longuement l'opposition d'une « interprétation » se fondant sur l'absence des Palestiniens dans le discours sioniste et européen à une « présence » réelle des Palestiniens sur leur terre : « En d'autres termes, nous devons comprendre la lutte entre les Palestiniens et le sionisme comme une lutte entre une présence et une interprétation. La première étant toujours écrasée et éliminée par la seconde[8]. » Toutefois, cette présence est décrédibilisée par l'*espistémè* européen sioniste peu avant la création de l'Etat d'Israël, qui réduit la parole des Palestiniens au silence. Mais que veut dire, en réalité, "réduire au silence" le récit palestinien ?

Ce n'est pas que les intellectuels et poètes Palestiniens ne pouvaient pas parler, la preuve en est qu'on témoigne de publications fondatrices par les historiens palestiniens depuis les années 1960 comme celles d'Ibrahim Abu Lughod dans le milieu américain ou

---

[7] Elias Sanbar, *Dictionnaire amoureux de la Palestine*, Paris, Plon, 2010, p. 126.
[8] Edward Said, *La question de Palestine*, *op. cit.*, p. 63.

de Walid Khalidi dans le milieu britannique. Réduire au silence le récit palestinien de l'histoire voudrait dire ici, selon Edward Said, réinvistir le discours « orientaliste » sur les Arabes en Occident à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle pour faire des Palestiniens l'objet d'une représentation approuvée et entendu par un « langage » occidental. Comme l'écrit Edward Said :

> « En rendant le sionisme attrayant – c'est-à-dire, en lui attirant les soutiens les plus réels au sens le plus fort du terme –, ses dirigeant n'ignorait pas seulement l'Arabe ; quand c'était nécessaire de traiter avec lui, il le déclarait intelligible, il le présentait à l'Occident comme quelque chose qui pouvait être compris et géré d'une manière particulière. Entre le sionisme et l'Occident il y avait et il y a encore une communauté de langage et d'idéologie; quant à l'Arabe, il ne faisait pas partie de cette communauté[9]. »

Il semble que cette décrédibilisation du récit palestinien ait été rendue possible grâce au prétendu manque de rationalité des victimes de l'histoire et leur excès d'émotions. Elias Sanbar de noter :

> « Mais la conviction que les Palestiniens n'avaient finalement subi que ce qu'ils méritaient étant trop cynique et difficile à défendre, on l'accompagna du postulat prétendument rationnel que voici : tout débat scientifique, historique ou autre, se doit d'être le plus proche de l'objectivité, les victimes directes ne peuvent être entendues dans la mesure où leur souffrance, incontestable, ne peut que porter atteinte à l'objectivité requise, les pousser au parti pris, à la partialité[10]... »

Cette remise en cause de la capacité des victimes à fournir un récit vraisemblable de la présence apparaît comme l'une des bases les plus importantes de l'*épistémè* occidental, car elle légitime un discours au profit d'un autre. C'est, en effet, pour reprendre les termes de Foucault, une « condition de possibilité » capitale du discours sur les Palestiniens dans l'*épistémè* occidental, une condition face à laquelle les auteurs palestiniens développent des modalités épistémiques en vue d'un changement. Quelles sont donc les formes de *déconditionnement* du récit palestinien de la présence face au récit de l'absence ?

Le récit de la présence : mutualiser les expériences historiques des Palestiniens et des Amérindiens

Le savoir palestinien peut être décrit comme une épistémologie du décloisonnement, cherchant des comparaisons et des réflexions de résistance auprès d'autres peuples ayant subi un nettoyage ethnique. Ce terme a été choisi en particulier

[9] *Ibid.*, p. 83.
[10] Elias Sanbar, *Dictionnaire amoureux de la Palestine*, *op. cit.*, p. 196.

par Illan Pappe, un des chefs de file des Nouveaux Historiens israéliens, pour exprimer la thèse centrale de son livre publié en 2006, *The Ethnic Cleansing of Palestine*. Il écrit :

> « Le fait que les expulseurs venaient d'arriver au pays et qu'ils faisaient partie d'un projet colonial relie le cas palestinien à l'histoire coloniale du nettoyage ethnique en Amériques du Nord et du Sud, en Afrique et en Australie, où les colons blancs ont commis systématiquement de tels crimes[11]. » *T.d.A.*

Mahmoud Darwich est sans doute un des premiers auteurs palestiniens à décrire une affinité entre les expériences des peuples amérindien et palestinien. En 1992, à la veille des accords d'Oslo qu'il n'approuvait pas tout comme Edward Said, il publie son poème intitulé *L'avant dernier discours de l'Amérindien* (*Onze Planètes*, 1992). Dans ce poème, Darwich fait alterner le discours du Chef amérindien Seattle et celui des Palestiniens face au « maître blanc ». Les deux peuples sont victimes d'un envahisseur soutenu par un « Dieu de fer », qui justifie la conquête de la terre à l'aide de livres sacrés ; les deux peuples sont victimes d'une histoire écrite qui est venue remplacer leurs « histoires orales » d'indigènes.

> « Disant adieux à nos feux, nous ne renvoyons pas le salut. Ne nous dictez pas les commandements du dieu nouveau, dieu du fer, et n'exigez pas des morts un pacte de paix. Il n'en demeure pas un seul pour vous annoncer la paix avec soi et avec autrui. Là nous aurions encore bâti, n'étaient les fusils anglais, le vin de France et les fièvres. Nous vivions comme il s'est de vivre, compagnons du peuple de la gazelle. Nous retenions notre histoire orale et nous vous portions la bonne parole de l'innocence et de la camomille[12]. »

L'intertextualité du poème s'exprime surtout dans l'adoption d'un rituel amérindien qui est de donner un dernier discours avant de mourir par le chef de la tribu. Darwich reprend cette forme discursive de tradition amérindienne pour écrire son poème. Comme le chef Seattle, les Palestiniens refusent de signer un « pacte de paix » avec les envahisseurs blancs. Les énoncés des Palestiniens et des Amérindiens sont tellement entremêlés que le lecteur ne peut plus savoir qui d'entre eux, est l'énonciateur. De fait, cette modalité discursive brouille les frontières entre les voix des deux peuples victimes et rapproche leurs expériences historiques.

---

[11] « The fact that the expellers were newcomers to the country, and part of a colonization project, relates the case of Palestine to the colonialist history of ethnic cleansing in North and South America, Africa and Australia, where white settlers routinely committed such crimes. » (Illan Palle, *The Ethnic Cleansing of Palestine*, Oxford, Oneworld Publications Limited, 2006, p. 8.)

[12] Mahmoud Darwich, Au dernier soir sur cette terre, traduit de l'arabe par Elias Sanbar, Arles, Sindbad Actes Sud, 1994, p. 16.

Cette intertextualité retrouve son équivalent chez Elias Sanbar dans l'intericônicité que l'intellectuel et traducteur palestinien établit entre deux photographies. L'une d'entre elles fixe dans son objectif une Amérindienne des années 1880, l'autre une Palestinienne à la même époque. Les deux sujets des photographies portent l'habit traditionnel de leurs peuples respectifs et l'on retrouve en décors de ces clichés pris en studio les objets représentatifs de leur « indigénéité ». Dans son *Les Palestiniens. La photographie d'une terre et de son peuple de 1839 à nos jours*, Elias Sanbar y remarque notamment le caractère « interchangeable » de la Palestinienne et de l'Amérindienne qui, pour les photographes blancs, n'étaient qu'un prétexte pour montrer le « vide » dans ces territoires, prouvant ainsi aux spectateurs occidentaux le postulat d'« une terre sans peuple » :

> « Portrait anonyme de *Daisy*, "Peau-Rouge" des Etats-Unis et portrait de *La Mariée de Bethléem* par Bonfils, les deux photographies donnent à voir la *même* femme. Avec leurs arrière-plans, leurs "décors" absolument identiques, leurs personnages *interchangeables* aussi, ces deux images sont celles de femmes vouées à l'absence. La réserve qui attend "l'Indienne", la disparition annoncée de la Palestinienne "crèvent" l'image[13]. »

La reproduction de la photographie de l'Amérindienne place la femme palestinienne dans un nouveau contexte. Autrement dit, si les observateurs étaient habitués à voir les Palestiniens comme partie intégrante d'un univers oriental souvent représenté par les Orientalistes européens, la mise en relation des deux photographies est une modalité qui permet à Sanbar de créer un nouvel horizon d'attente chez ces observateurs. Le peuple palestinien sort alors du carcan orientaliste et devient comparable au peuple natif américain dont l'histoire du nettoyage ethnique est aujourd'hui largement reconnue dans les milieux américains et européens.

Adaptations des cadres esthétiques du poème, configuration des cadres interprétatifs des photographies, le recours à une autre expérience historique sert dans les exemples de Darwich et Sanbar à remettre en question la représentation d'un peuple indigène absent. Ces modalités littéraires et de critique de l'art ont leur correspondance dans les écrits universitaires. C'est dans le même objectif de sortir l'existence palestinienne du silence américain et européen que Steven Salaita, ancien professeur des

---

[13] Elias Sanbar, *Les Palestiniens. La photographie d'une terre et de son peuple de 1839 à nos jours*, Paris, édition Hazan, 2011, p. 132. Soulignés par l'auteur.

universités américaines, consacre son projet de réarticuler la discipline des études amérindiennes au sein de l'université américain (*American Indian Studies*) à l'étude de la question palestinienne. L'auteur crée le concept d'« *inter/nationalism* » et le définit de la manière suivante :

> « J'utilise le terme pour mettre l'action sur l'accent et le dialogue à travers les frontières, à la fois naturelles et géographiques. Il ne s'agit pas du nationalisme de l'Etat-nation, mais de la nation elle-même, composée de communautés hétérogènes et fonctionnant comme des collectivités qui se construisent leurs identités sur la base d'un attachement à une terre quelconque. L'inter/nationalisme est un moyen de comparer les nationalismes, de les mettre en dialogue, mais c'est aussi un moyen d'examiner les manières dont l'invention et l'évolution des identités nationales dépendent nécessairement d'une dialectique internationale[14]. » *T.d.A.*

Salaita a donc pour projet de sortir l'expérience palestinienne d'un cadre disciplinaire dans lequel on pourrait l'enfermer. C'est dans cette visée que Salaita insiste sur l'intérêt mutuel pour les études sur la Palestine et les *American Indian studies* de comparer leurs outils théoriques et leurs éthiques disciplinaires :

> « Je conceptualise plutôt [l'inter/nationalisme] en tant que synthèse de tendances comparatives importantes dans les études amérindiennes et, en conséquence, en tant qu'une analyse des multiples rôles que la Palestine joue dans le développement de l'éthique, des innovations et des débats au sein des études amérindiennes, avec un intérêt particulier pour les théories de la décolonisation. Cette méthodologie nous permet de s'éloigner de la comparaison des discours coloniaux et d'explorer les possibilités d'une comparaison des discours décoloniaux. Le détour paraît simple, mais il représente un changement méthodologique significatif, plaçant comme priorités les affaires de libération au lieu d'une simple évaluation des mécanismes de la colonisation[15]. » *T.d.A.*

Comme dans le poème de Darwich et la critique de Sanbar, Salaita fait appel à l'expérience amérindienne pour son projet conceptuel au sein des universités américaines, à la nuance près que Salaita, en professeur de *Native American studies*, insiste surtout sur l'intérêt *réciproque* pour les deux domaines d'étude, et donc de ce que

---

[14] Steven Salaita, *Decolonizing Palestine and Native America*, p. xiv. " I use the term to emphasize action and dialogue across borders, both natural and geopolitical— not the nationalism of the nation-state, but of the nation itself, as composed of heterogeneous communities functioning as self-identified collectives attached to particular land bases. Inter/nationalism is a way to compare nationalisms, to put them into conversation, but also to examine how the invention and evolution of national identities necessarily rely on international dialectics."

[15] Steven Salaita, *Inter/nationalism. Decolonizing Native America and Palestine*, Minneapolis/London, University of Minnesota Press, 2016, p. x-xi. « Rather, I conceptualize it as a synthesis of important comparative trends in American Indian studies and subsequently an analysis of the many roles Palestine plays in the development of ethics, innovations, and debates in American Indian studies, with a particular interest in theories of decolonization. This methodology enables us to move away from comparison of colonial discourses in order to explore the possibilities of comparing decolonial discourses. The shift seems simple, but it represents a significant methodological change, prioritizing matters of liberation rather than merely assessing the mechanics of colonization. »

l'analyse de la lutte palestinienne peut particulièrement apporter aux études amérindiennes. De plus, à la différence de Darwich et Sanbar qui inscrivent plutôt leurs discours dans une réflexion sur les pratiques coloniales, Salaita souligne l'importance de trouver les outils nécessaires à l'émancipation politique et imaginaire des deux nations en question dans une optique décoloniale.

En guise de conclusion et suite à cette analyse, l'on pourrait reposer la question de départ : qu'est-ce qui ressort de ce discours palestinien sur le savoir ? Il est clair que les traits communs à ce discours, malgré les différences individuelles, convergent vers une remise en question de l'eurocentrisme épistémologique. L'*épistémè* occidental, qui tente depuis le début du XX^{e} siècle de justifier l'incapacité des Palestiniens à s'organiser en tant que nation en décrédibilisant leur présence sur leur terre, est rectifié par nos auteurs palestiniens qui insistent sur la re*présent*ation du peuple et l'importance de son histoire en la comparant à celle des Amérindiens. Les auteurs n'adressent pas, en victimes de l'histoire, un discours niant la présence des protagonistes sionistes du récit eurocentrique sur les Palestiniens. Au contraire, ils questionnent la validité des fondements épistémiques du récit historique : peut-on écrire ce type de récit sans le discours des absents ?